

Charlotte-Christine de Wolfenbuttel

DÉPUIS la révolution russe et l'horrible massacre d'Ekaterinenbourg, plusieurs personnes, subitement sorties de l'ombre, ont déclaré appartenir à la famille des Romanof et avoir échappé, par miracle, à la mort.

Dans tous les pays, il y eut des imposteurs, et l'on ne saurait accueillir de telles assertions sans se livrer à un contrôle sévère, sans faire appel à des témoignages absolument dignes de foi. Néanmoins, la Russie semble être plus particulièrement le pays du mystère. Dans ses vastes palais, aux larges murs, aux doubles fenêtres, demeures parfois fort éloignées des villes, durant les longs hivers où la neige recouvre leurs toits et les terres environnantes d'un tapis si épais qu'il est facile d'en approcher sans bruit, il s'est passé, à travers l'histoire, des drames poignants, de tragiques événements sur lesquels il sera impossible de faire jamais la lumière complète. Ainsi demeure-t-on toujours dans l'incertitude sur le sort véritable advenu à celle qui aurait pu être tsarine : Charlotte-Christine de Wolfenbuttel, belle-sœur de l'empereur d'Allemagne Charles VI.

Le 14 octobre 1711, dans ces jours du Nord qui s'assombrissent prématurément, une frêle créature de dix-sept ans, toute de grâce et de majesté, sortait de la cathédrale de Torgau. Dans ses noces avec le tsarevitch Alexis, fils du tsar Pierre le Grand, le vieux château de Torgau avait fermé ses fenêtres avant la nuit. L'immense salle décorée de portraits d'ancêtres et de sombres tentures de velours s'était éclairée de nombreuses torches. En tête du cortège : le tsar, la reine de Pologne, les Wolfenbuttel entouraient les fiancés. Tous les regards se portaient vers la jeune épousée, vers le tsarevitch favorisé d'un extérieur agréable et imposant quand il voulait.

Un pope russe prononce les prières sacramentelles, et, tout le temps qu'il officie, le chancelier Gotowkine, conformément à la coutume orthodoxe, soutient, au-dessus de la tête de la princesse, la lourde couronne impériale.

Hélas ! ce mariage d'une petite-fille du duc de Brunswick avec l'héritier du tsar de toutes les Russies devait être on ne peut plus malheureux.

Dès la demande, Charlotte, élevée dans l'élégance et le raffinement des cours de Saxe et de Pologne, l'avait envisagé sous un funeste aspect. C'était non seulement l'éloignement, la rupture irrémédiable avec tout le passé, mais encore l'abîme creusé par les différences confessionnelles.

Néanmoins, elle avait dû se résigner. Les grandes héritières, autrefois, n'avaient pas le droit de refuser celui que des raisons politiques leur imposaient. Elle se soumit donc au devoir et s'attacha même au tsarevitch.

De douloureuses surprises lui étaient réservées. La déplorable mentalité d'Alexis, ses instincts de brute, son goût pour la boisson devaient en faire le plus déplorable époux.

Dès le lendemain de ses noces commencent, pour la jeune princesse, des jours pénibles. A travers les mornes citadelles de la Vistule elle doit suivre l'armée que commande le fils de Pierre le Grand. Dans cette randonnée, elle connaît des vicissitudes sans nombre. Entre autres, sa pension ne lui est pas payée, et, pour couvrir ses dépenses, elle doit user d'expédients. Sans illusions d'ailleurs, elle aime le tsarevitch qui, lui, ne l'a jamais aimée. Quand, entre deux batailles, il se rend auprès d'elle, c'est pour employer ses nuits à boire.

Les chagrins de Charlotte sont, un moment, atténués par la naissance d'une fille : Nathalie ; mais la vie conjugale, bientôt, devient impossible. Tour à tour abandonnée, traitée avec violence et emportement, elle connaît jusqu'aux embarras d'argent, causes d'autres querelles. Cependant, l'enfant l'aide à supporter son malheur avec fermeté. "Les murs seuls, écrivait-elle, voient mes larmes."

Le 12 octobre 1715, âgée de vingt et un ans, elle met au monde un fils : Pierre (1). Ce fut sa courte joie, disent les annales de Russie, d'avoir donné un héritier à l'empire. Quatre jours plus tard, elle était prise d'atroces douleurs, et, le 21 octobre, se répandait la nouvelle qu'elle venait d'expirer.

Alexis, dit-on, montra une vive douleur en apprenant le décès de sa femme. Était-il sincère ? Il résidait alors à sa maison de campagne, son père voyageait au loin. La cour et les ambassadeurs étrangers se rendirent aux funérailles (solennelles comme il convenait au rang de la défunte, stérile récompense de la mort hâtée par les revers d'une couronne).

Cela, c'est l'histoire officielle ; mais dans un pays où l'impossible est possible, devons-nous croire aveuglément à un aussi sombre dénouement ? Ne nous est-il pas permis de prêter une oreille attentive à la légende qui naquit ultérieurement, légende curieuse par certains détails précis, par les noms de personnages d'envergure qui s'y trouvent intimement mêlés ?

(1) Il monta sur le trône de Russie en 1727.